

# le libertaire

HEBDOMADAIRE

## ABONNEMENTS

Pour la France :	8 fr.	Pour l'Etranger :	10 fr.
Six mois.	4 fr.	Six mois.	5 fr.

Rédaction & Administration : 69, b<sup>th</sup> de Belleville, Paris

Adresser tout ce qui concerne le journal à CONTENT

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

## Monument de Crime

Après que les intrigues ouvertes et occultes des diplomates conduites par les puissances rivales des Impérialismes eurent jeté les peuples les uns sur les autres ; après que Mars eût consommé l'holocauste de millions d'êtres humains et que les Etats eurent été en pâture aux Théâtriers des millions de millions prélevés par anticipation d'hypothèques sur le travail producteur des générations à venir, l'heure vint où les hommes d'Etat durent couronner d'une dernière et monstrueuse pierre le monument de Brigandage et de Crime. Ce fut la Paix !

Trois nations sataniques associerent leurs efforts, liguèrent leur science pour — selon l'expression pompeuse de l'un d'entre eux — parachever dignement l'œuvre magnifique des Morts ! c'est-à-dire qu'ils donneront à l'édifice du Néant matériaux périssables de la bous de sang, une architecture éclatante, prestigieuse, apte à frapper l'imagination des foules comme la lumineuse chef-d'œuvre de la Paix définitive et totale.

Wilson ! Lloyd George ! Clemenceau ! Surhommes que le présent exalte au-delà de toutes limites, démiurges auxquels les Rocambolés du Carnage tressent des lauriers et dressent des trônes, pour l'établissement des fous pétinées — trois noms flamboyants qui à mesure que l'humanité reprendra sa marche lente ou brusquée, vers la lugubre, s'assombriront, s'étendront et, diamants devenus scories, ne représenteront plus pour une humanité aigrâche que le symbole d'une humanité souillée.

— L'un, impuissant ou hypocrite, dont la dextérité perteuse d'olivier cachait mal la griffe acérée des Trusteurs et Banquiers ; l'autre césarion démagogue dont le culte bénin recouvrant une volonté de proie tendue vers la maîtrise du Globe ; le troisième, antique Carabin que les commodités du suffrage universel enlevèrent très tôt à l'exercice de la seule fonction véritablement conforme à son génie, parade dans le char de la République comme la divinité hindoue dans le char de Juggernaut, écrasant avec volupté, adulateurs, adversaires et ennemis.

Laissons Wilson aux prises avec ses Américains qui déjà ont tendance unanime à flétrir son « cœur ». Laissons Lloyd George à l'ivresse de son rêve impérialiste qui ternissent déjà les soulèvements de l'Egypte et de l'Irlande et qui transforment en cauchemar les avancées bolcheviques à travers le Turkestan et la Perse vers la route des Indes. Ariétons-nous à Clemenceau inférieur à l'un, du côté de l'idéologie, inférieur à l'autre du côté pratique, mais supérieur à l'un et à l'autre par l'âge et par la popularité tactique que lui procure une nation qui a cessé d'être intelligente.

Lloyd George qui, dans le triumvirat bâtisseur du Monument de Crime, représenta l'élément volonté alors que Wilson figurait l'indécision à masque humanitaire, Lloyd George a joué avec le « Tigre » comme le chat joue avec la souris. Et alors que la Paix impérialiste anglaise se construisait méthodiquement, pierre à pierre, l'architecte qui, au regard réprobateur de l'univers assumait la responsabilité de l'œuvre, c'était Clemenceau. Dans cette convergance d'étonnement, de mépris, de malédiction, il y avait quelque chose qui eut l'inquiéter un homme d'Etat lucide. Mais le sec vieillard — qu'un observateur représenté accroupi dans une obscurité telle « désillusion » sur l'humanité y compris les Français », renfrogné dans son rêve bismarckien d'une France casquée — ne voulait et ne pouvait entendre que les adulations intérressées dont le concert s'élevait des Etats naissants. Périsse l'antique réputation d'une France chevaleresque ! Périsse le trésor moral légendaire d'un peuple qui, selon Michelet, fut le grand semeur d'idées libéraires, périsse ce peuple même dans l'estime du monde, pourvu que les requins embusqués sous le « bloc national » eussent le fer et la houille, pourvu que l'emblème tricolore flottât sur la rive du Rhin, pourvu qu'il y eût de la gloire et que le Napoléonisme — sans Napoléon, mais avec Schneider — ravonnât sur une Europe dominée, admirative et craintive !

Illusion ! Illusion sénile d'un vieillard à qui l'avenir est fermé et qui n'entrevoit le présent qu'au travers du prisme déformateur du passé. L'Europe et le monde ne s'illusionsent pas sur la France. Ils portent sur elle un jugement sain et définitif. Et ce jugement est terrible. Sans doute il n'est pas formulé explicitement par le demi-quartier d'aventurières politiques auxquels la Paix de Versailles ouvre l'accès au gouvernement de petites nations factices et éphémères et dont l'encens enivre notre démiurge mais c'est la conscience, c'est la voix

litté terrible appelle un retour de justice internationale.

Déjà des concours se déroulent ; déjà des appuis se dérobent ; déjà nos meilleurs alliés et associés nous abandonnent au milieu de difficultés matérielles insurmontables ; déjà la discorde gagne du terrain, gare !

La « Société des Nations », idée ou réalité, s'offre comme garantie supérieure d'apaisement, de concorde. On la rejette dédaigneusement. La Conférence de Versailles, sous l'influence prédominante de Clemenceau, a commencé par violer cyniquement le contrat d'armistice. L'abandon des 14 points wilsoniens qui avaient servi d'amorce à la capitulation allemande, rendait impossible la matérialisation de l'objectif initial.

Qu'on dresse donc à nouveau des fortifications, qu'on coule des canons, qu'on fabrique des dreadnoughts, des sous-marins et des avions de combat, qu'on engage une nouvelle course aux armements, qu'on demande au Militarisme restauré encore amplifié, le préventif suprême d'une guerre selon la formule ancienne : *Si vis pacem, para bellum*.

Quelle garantie sérieuse aura-t-on contre le retour du fléau ? Aucune. Mais il s'agit bien d'avoir des garanties ! Il s'agit de donner satisfaction à cet élément moral par lequel en 1914 on déclencha l'enthousiasme public : *Farsons la guerre pour qu'il n'y en ait plus*

jamais ! *Faisons la guerre pour tuer le Militarisme !*

On n'en est pas à une faillite près, à un mensonge près, à un crime près !

Hélas ! nous sentons douloureusement peser sur nos consciences affaiblies le poids des crimes que nous avons laissé commettre et que nous laissons commettre par les dirigeants. Une révolte intérieure nous étreint. Nous savons bien que tant que nous n'aurons pas expié, tant que nous n'aurons pas souffert, comme souffrent sous nos yeux, les peuples martyrisés qu'un « fil barbelé », hérissé « cordon sanitaire » entoure, nous n'aurons droit à aucun repos moral. Ce sentiment qui nous monte aux lèvres comme une nausée amère nous donne l'assurance que nous pouvons encore nous régénérer. Misérables sont les hommes qui, se targuant d'esprit révolutionnaire, ne sentent pas bouillonner en eux l'incompressible remords du fraticide. Méprisables et hâssables sont ceux en qui la voix de l'ambition ou la lourdeur des digestions efface ce souci intérieur de relèvement, cette révolte nécessairement tendue contre un régime de scoléralesses et de hontes et qui poussent l'inconscience stupide ou fâlente, jusqu'à se faire auprès des îlots du capital, auprès du « Proletariat conscient et organisé », les protagonistes pointés de sincérité du système gouvernemental.

RHILLON.

Je n'ai pas l'habitude de m'intéresser au verbiage des ministres. La tribune des Parlementaires n'étant que le prolongement perfectionné des bateaux de la foire ou, toute parole prononcée vise à tromper, dépouiller et « refaire » le (pane) ; j'estime qu'il n'est pas plus sage de perdre son temps à épucher l'imposture des paraboles parlementaires, qu'à analyser les discours fallacieux débités au coin des rues, par les camelots bâfuilleurs.

Sachant d'avance où tend le (boniment), je m'assure que mon porte-monnaie est encore dans ma poche et je passe.

Cependant, l'avouerais-je ? il m'arrive parfois de stationner un instant devant un orateur de carrefour, plus (marrant) que les autres, dont l'éloquence narquoise ne résiste pas à la tentation de « payer la tête » de ses auditeurs, entretenant de cyniques moqueries, l'insolente et menteuse (postiche) qu'il débite aux bâfuilleurs ébahis qui l'écoutent et l'entendent que dat.

Ainsi, de même, il m'arrive quelquefois, d'accorder une minute d'attention amusée, aux phrases capiteuses de M.

Clemenceau, dont la prestidigitation verbale excelle à présenter les vassies pour des lanternes, et la défaite pour la victoire, aux yeux écarquillés des gobemouches, émerveillées par ses jazzy et ses tours de passe-passe.

Les camelots de la politique ont aussi leur argot pour qui sait le comprendre, et, il est rare que le pitre fameux que je viens de nommer, puisse résister au plaisir malicieux de placer dans ses harangues effrontées, le mot goûteur, ironique et ambigu qui caractérise une situation et fait rire sous cape les compères et les initiés ; mais ferait amèrement pleurer les dupes, si elles comprenaient.

Fidèle à cette tendance, dans son discours d'inauguration de la nouvelle Chambre des députés, le 8 décembre dernier, M. Clemenceau, un tantinet gâté, ne pouvant retenir sa verve, a lâché sous lui un mot formidable autant que malheureux. Emporté par la lyrisme de son (boniment) gouvernement, il termine sa parade par ces mots imprudent et impudiques : *Messieurs, la France est à refaire, hâtons-nous*.

Si c'est une gaffe, elle est énorme ; car, si la France est à refaire, c'est donc inévitablement, qu'elle est défaite. Alors ! et la victoire ?

On ne s'attendait guère, en cette occasion solennelle, à entendre cette déclaration trop vérifique, sortir de la bouche même du père la Victoire, deviné, de son propre aveu, le père la Défaite.

Pourtant, une autre exégèse est permise : peut-être M. Clemenceau incorrigiblement loutic, a-t-il voulu simplement dire, dans le langage pittoresque qu'il affectionne, que le (barbotage) général qui sévit en France depuis six ans bientôt, et auquel il présidé et participé par sa famille et ses amis, allait continuer de plus belle.

Entendus en ce sens, la conclusion de son discours ne serait autre qu'une de ces délicates boutades dont il a le secret et qui reviennent à dire que, la France, (faire et refaire) hélas ! depuis si longtemps par tous les banquistes de la victoire, est encore et toujours (à refaire). Et comment !

On s'en doutait un peu et les applaudissements frénétiques par lesquels les voteurs et les profiteurs qui composent la nouvelle Chambre des députés, accueillent la déclaration équivocue du vieux marchand d'orvietan patriote, n'étaient pas nécessaires pour confirmer l'hypothèse et prouver que cette dernière explication est la bonne.

Toutefois, nous ne saurions trouver de meilleurs interprétations, pour traduire fidèlement ce spirituel calambour, par lequel son auteur a si bien traduit, lui aussi, en une formule lapidaire, le plus fervent désir de ses complices. Elle résume admirablement l'accord unanime de ces belles âmes, bien faites pour se comprendre et communiquer sous les espèces sonnantes et trébuchantes du plus pratique amour de la patrie. Car M. Clemenceau aime sa patrie. Il l'aime pour s'en repaître, comme on aime le biftek, bien saignant. Tous les aigrefins qui l'ont torturé et forment sa majorité, aiment la patrie comme lui, pour l'exploiter et la manger. Exactement parlant, ce ne sont pas des patrotes, ce sont des patriophages.

Pour cette bande de cannibales affamés, qui s'entendent si bien à dépecer la France et les Français, depuis six ans ; (refaire) la France, c'est-à-dire la gruger, la saigner, la manger, est l'unique objectif. C'est le prétexte à continuer l'orgie patriophagique où ils ont pris l'habitude de se gorgier de la chair et du sang de leurs bénovoles concitoyens.

Aussi, ont-ils parfaitement compris et admis cette phrase insidieuse et provocante, soulignée d'un clin d'œil malin, par le vieux torban qui, de connivence avec eux, entend bien perpétuer la gâbagie générale qui les emmitoufle. Ils l'ont tous adoptée et reprise pour leur compte ; depuis MM. Briand, Klotz, Ribot, René Renault, jusqu'à Albert Thomas, Hervé, Daudet, Loucheu et autres louches personnages. Tous s'y sont ralliés comme à un mot d'ordre, contentant l'affolante promesse que, la France, saignée et vidée par eux jusqu'aux moelles, n'est pas encore aussi (refaire) qu'elle est susceptible de l'être, et qu'on peut encore copieusement, la (refaire) jusqu'au bout.

La promesse, d'ailleurs, n'est pas vainue. Elle est déjà en voie d'exécution. Pour (refaire) la France à fond, notre inlassable vide-gousset national, — c'est toujours de M. Clemenceau que je parle — énhardi par la facilité du succès, n'hésite pas à lui arracher ses dernières ressources, pour les jeter en pâture à la bande de patriophages qu'il dirige et va bientôt représenter. Ils sont dignes de lui ; il est digne d'eux. Réunis en

## L'ordre règne ...



PENDAISONS et FUSILLADES en Hongrie, dans l'Inde, en Egypte. Massacres, pogroms en Allemagne, en Pologne; famine, misère, esclavage, répression partout ailleurs (après la grande (?) guerre qui coûta à l'humanité 18 millions de morts...) Telle est l'œuvre de la RÉACTION.

— L'Ordre est roi, nos gouvernements sont maîtres...  
— JUSQU'A QUAND ?

congrès, ils ne pourront moins faire après tout ce qu'il a fait pour eux, que de l'élire comme chef suprême et de le proclamer, par cette flatteuse distinction comme le plus cynique et le plus impudent coquin de la bande.

Produit parfait d'une classe odieuse et voleuse, dont les pillages et les crimes ont mené la France et l'Europe à la ruine ; il en est aussi le symbole complet, tant par sa dégénérescence morale que par sa dérépitude sénile. Il est le mieux qualifié pour présider à son effondrement final, et déterminer par ses excès, la chute définitive d'un gouvernement d'assassins, qui fit périr tant de Français pour s'enrichir de leurs dépouilles. Dernier représentant d'un régime exécrable et exécré qui agonise dans le sang et la boue, il entrera à l'Elysée sous la protection des (plumes d'autruche) ses complices, avec lesquels il s'est enfin réconcilié sur les millions de cadavres de leurs victimes communales.

Comme il faut que toute chose finisse, les états-majors et leurs armées n'empêcheront pas la bénédiction, la révolution ou la mort, de mettre un terme à de si beaux exploits, et de clore bien l'échéance septennale, une si noble carrière. Il le sait : il n'en poursuit pas moins présent son ascension vers les cimes du pouvoir, où la pousse la fatalité d'un destin qu'il s'imagine supérieur. Coucher à l'Elysée, dans le lit de M. F. Faure... et mourir. Quel idéal transcendant ! Voilà le rêve sublimé d'un bourgeois qui incarne bien la grandeur de sa classe.

Soit. Mais, pour si peu de chose, ruiner, affamer et corrompre tout un peuple ; sacrifier impitoyablement plusieurs millions de ses concitoyens. Cela jauge singulièrement l'homme et son rêve et les fait apparaître bien misérables, en regard du résultat et de ce qu'il coûte.

M. Clemenceau est incapable de se placer à ce point de vue. Ebroui par l'éclat de sa gloire, il mourra heureux et satisfait, convaincu de finir dans la peau d'un grand homme.

Et attendant la fin de cette burlesque hypothèse qui ne peut plus tarder, le ministre mégalomane qui l'a si coûteusement machinée à nos frais, ne perd pas la carte... à payer.

Il vient de présenter, comme don de foxy avènement et comme testament, tout ensemble, à la morte enrâgée des patriophages dont il est le chef, la galette appétissante et dorée d'un budget de cinquante milliards pour l'année 1920.

Cinquante milliards ! Parfaitement. Cela vous étonne ? Tout augmente. La paix en 1920 coûtera plus cher que la guerre en 1918. Eh quoi ! C'est logique. La noce n'est pas encore finie.

Cinquante milliards ! Ne vous inquiétez pas. On fera sur cela par les propriétaires, en dépit de leur prétendue paix. Travailleurs, mes frères, serrez-vous la ceinture et vivement à l'ouvrage pour gaver leur patriophages. La France est à refaire, la curée continue.

Et vous, bons patriophages du bloc national, si bien enfariné ! mercantis, profiteurs, affameurs, égorgeurs et voleurs ; patriotes aux dents longues qui aiment la France comme on aime le bifeck bien saignant, pour mordre dédans ; préparez-vous à ronger ce qui lui reste de chair sur les os.

Cinquante milliards ! Patriophages à vos plats et à vos places ! Ne vous dérangez pas... restez à table... la France est encore à (refaire).

Cinquante milliards ! Bon appétit messieurs ! Mais... hâtez-vous !

LUX.

Amis, abonnez-vous  
Faites-nous des abonnés

Propos d'un Paria

Nos deux colonisateurs sont dans la déstation.

Ne viennent-ils pas, en effet, de constater qu'un esprit nouveau qu'ils n'osent encore qualifier d'esprit de révolte, est en train de transformer la mentalité des indigènes qui peuplent les colonies africaines.

« Au Sénégal, au Soudan, dans la brousse comme dans le centre de l'Afrique occidentale, il y a quelque chose qui n'existe pas avant la guerre ou dont au moins l'on ne souvient pas l'existence.

« La grève de Kaje, de conséquence majeure, n'en est pas moins significative.

« De toute évidence, la mentalité des indigènes s'est transformée.

« Et, ajoute la Dépêche Coloniale qui pousse ce cri d'alarme, il y a la matière à observation. Il y a plus, car nous n'avons pas le droit, ni la possibilité de nous poser en spectateurs désintéressés d'un mouvement qui peut entraîner dans son arbre, 12 millions de sujets français. »

« Où allons-nous, grands Dieux... ! Et quelle avenir ingratitudine anime ces sauvages environs cette chère France qui les a accueillis, si généreusement dans son sein ? Ah ! il a bien raison, le canard bourgeois, de dire qu'il y a matière à observation.

Voulez-vous le bon nègre qui comprend enfin les « beaux » n de notre civilisation, refuse à remplir le rôle d'esclave pour lequel on le croit et justement destiné ?

Quelle catastrophe pour les rapaces colons et autres !...

Voulez-vous cette armée noire, dernier espoir des bouchers français, et sur laquelle ils comptent pour mater la révolution, la voiez-vous cette armée si obéissante, et qui se faisait tuer si gentiment, devenir comme l'armée blanche, suinte à la corruption des infâmes antifascistes ?

Ah ! oui, ce seraît la fin des fins ! Aussi je crois que nos régions vont tout pour éviter ou tout au moins retarder, pareille éventualité.

Les organisateurs de carnages coloniaux ont encore de beaux jours à vivre.

Attendez les nègres, on va vous dresser canons, avions, mitrailleuses sont là pour vous apprendre à régner et à ne pas éprouver pour la noble action française la reconnaissance du grand honneur qu'elles vous font... et vous envoient crever parmi tous les charniers de la Marne ou de la Somme.

Les Blancs l'ont bien en sentiment étranger qui les fait voguer dans Clemenceau ou dans Foch, les bouteille de leur chair et de leur sang !

Ainsi vous êtes peut-être moins bêtes que les Blancs, l...

P. MUADEZ.

## FRATERNITE

Vais-je paraître ridicule, au lendemain du grand massacre, et en pleine guerre sociale, politique, économique, de parler de fraternité ? Qu'importe, c'est surtout à cause de cela qu'il est nécessaire de rappeler ce qu'il peut encore rester de bon au cœur des humains.

Le Christianisme avait proclamé la fraternité des hommes ; et il a fait faillite. Cette faillite est due à ce qu'il n'a pas tenu compte des raisons matérielles de l'existence, s'attachant trop exclusivement au côté moral, et aussi parce qu'il déchirait en quelque sorte les humains de la vie terrestre en leur faisant espérer une belle et bonne vie éternelle dans le monde paradisiaque.

La faillite tient encore du fait de ses renégats, restés dans son sein et qui partaient avec ceux « qui ne devaient pas plus facilement entrer au Paradis, qu'un chameau passer par le trou d'une aiguille. »

Les Jouhaux, les Merrheim, ont des devanciers !

La grande révolution française inscrivait à son frontispice Fraternité, avec Liberté et Égalité, fit naître au sein des peuples opprimés de grands espoirs d'unions fraternelles.

Mais la bourgeoisie, pour laquelle ces mots magiques n'étaient qu'un moyen pour faire marcher la plèbe contre la noblesse et le clergé, dès qu'il se fut empêtré des biens de ces derniers et du Pouvoir, renia ses promesses et ses engagements. Mais le peuple s'entêtait à vouloir les choses promises.

Ce fut Napoléon qui surgit pour le faire rentrer dans l'ordre.

Néanmoins l'idée était lancée, et la naissance de l'industrialisme, le développement du machinisme créant le capitalisme firent sentir aux prolétaires le besoin d'union, de fraternité.

Liste, puis régionaliste, ensuite nationaliste, pour devenir (commerce et moyens de transports aidant) internationaliste, l'idée faisait son chemin dans sa réalisation. « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ». Ce cri du « boche » Karl Marx trouva son écho au cœur des exploités de partout. L'entente internationale des mutiles du régime capitaliste se développait rapidement.

Le monde capitaliste prit peur d'une révolution mondiale, renversant castes et priviléges ; et ce fut, parmi d'autres, une des causes profondes de la grande saignée.

Le coup fut rude ; du côté des assassins on ironisait avec une joie féroce sur la faillite de l'international ouvrière. Et, hélas, de ce côté-ci de la barricade il y en eut pour faire chorus avec les misérables bandits, dansant sur, et monnayant, les monceaux de cadavres.

Blessée gravement, la fraternité des peuples n'était pas morte. Zimmerman, Kienthal, premières lumières dans les ténèbres, premiers parsements de la blesure. En même temps que rage baveuse des bandits « au coureau dans les dents »,

Depuis, au fur et à mesure que les mensonges sur les origines de la guerre étaient dévoilées, le rapprochement entre les vaincus de la guerre comme il est de la société, se fit rapidement et n'étaient les mauvais bergers qu'ils pourraient dire qu'elle est sortie de l'épreuve plus fortifiée que jamais. C'est que l'on a senti passer l'épouvantable cataclysme et que l'on ne veut plus le revoir, et que pour enrayer à jamais les fléaux de la guerre, ce n'est pas sur la diplomatie que l'on peut compter, au contraire.

Seule l'entente internationale des peuples peut assurer la paix.

Mais pour établir la fraternité entre tous les humains il faut au préalable détruire ce qui les divise, c'est-à-dire, l'argent, l'ignorance.

La fraternité ne peut exister que là où il n'y a pas d'intérêts contradictoires ; que là où l'homme ne pourra plus être l'exploiteur, le voleur de l'homme. Et c'est le communisme qui réalisant la liberté, l'égalité, réalisera également la fraternité.

Ce que le Christianisme n'a pas su faire, ce que la bourgeoisie française n'a pas voulu faire, les communistes, tout à la fois idéalistes, pratiques et irréductibles les réaliseront.

J'entends une voix de l'autre côté de la barricade : « Dans le sang ! encore la guerre !... »

Brutes inconscientes qui ont encore les pattes rouges du sang de 15 millions d'assassinés ! Ignobles canailles qui assaillent les peuples, en voie de libération, par le fer, par le feu et par la famine !

Ah ! ils n'ont aucun scrupule pour égorger, ruiner et affamer ! Et quand ils sont menacés dans leurs mauvaises actions, dans leurs crimes et dans leurs priviléges, alors ils lèvent les bras, font appel au pacifisme social ; « assez de victimes ! » Leurs poches sont pleines, et ils voudraient jour en paix du fruit de leurs crimes.

Assez de sang, plus de guerre ! En attendant la possibilité de vous faire massacer de nous veau !...

Trop vue et trop connue votre main tendue !

Assez de sang, plus de guerre !... Lâchez la Russie. Rendez tout ce que vous avez volé. Mettez-vous au travail. Alors seulement nous pourrons essayer de nous entendre.

Folie ! Utopie ! Evidemment ; c'est seulement quand vous aurez le poing sur

## LAMENTO

L'esclave ne sait pas ce que c'est qu'être libre.  
Comme l'antique Rome, assise au bord du Tibre ;  
Il dort ; et comme elle il soutient sur son vieux dos lassé  
La voûte des mensonges, les crimes du passé

L'esclave ne sait pas ce que c'est, l'égalité  
Ses épaulles meurtries, pliées, sous l'iniquité  
Il bâtit pour les grands, des palais, des églises  
Pour lui l'affreux tandis, où sa vie agonise

L'esclave ne sait pas ce que c'est, la Justice  
Innocent et naïf, il marche au supplice  
Et il meurt bêtement, pour de faux préjugés,  
Pour que vivent ses maîtres, à l'abri du danger

L'esclave ne sait pas ce que c'est, la lumière  
Sous la main des puissants sa vie est prisonnière  
Et cependant pour lui le Soleil est levé  
Il jaillit de la bouche d'un vaillant Prométhée.

DURANCE

## Une conversation de Dumoulin

Je veux raconter, pour les lecteurs du Liberté, un passage d'une conversation que Dumoulin tint à un de mes intimes amis, en décembre 1916.

Cette conversation ne nous apprend rien, qu'on ne sait, sur le secrétaire adjoint de la Confédération Générale du Travail ; elle nous fait seulement reçevoir une fois de plus que dans l'intérêt du syndicalisme révolutionnaire, celui-ci ne soit pas resté qu'il était alors. Mais ce que l'on veut citer jeté un jour lumineux sur les tractations Jouhaux-Malvy, explique la volonté qui soutient la révolution ouvrière.

Voici qu'un décret, en date du 4 décembre, « organise » l'armée malgache. Recensément obligatoire, inscription des indigènes sur le tableau de recensement, la passivité d'Yvetot, la veulerie et le lâchage au sort, durée de service de trois ans, c'est complet. Les tirailleurs malgaches serviront un an dans la colonie et deux ans dans la métropole.

Il résultera nécessairement de cet arrêté rapide de Madagascar. La production de cette colonie sera évidemment réduite en des proportions considérables. D'autre part, appeler à être transplantés en des pays de climat très différent du leur, les soldats malgaches deviendront vite tuberculeux et mourront en grand nombre.

Mais ce ne sont point là des considérations susceptibles d'arrêter la conscription des noirs. La bourgeoisie dirigeante compte sur les contingents de ses colonies, pour donner un appont d'effets importants à son armée métropolitaine. En outre elle espère bien avoir, par ces contingents, une garde sérieuse contre la menace populaire.

Cela coûtera cher, très cher d'entretenir une telle armée, mais qu'est-ce que cela fait ? Le budget n'est pas un peu là !

## L'Armée Noire

L'usage qui a été fait des indigènes de l'Afrique occidentale et équatoriale pendant la grande boucherie est assez connu. Un évêque, un député « Socialiste » (?) et un général surnommé « le broyeur de Noir » ont alimenté convenablement l'abattoir et ont dignement initié les Séngalais et Soudanais aux dîners et grands déjeuners de la Civilisation. Par leurs soins ou sur leurs conseils l'armée noire d'Afrique a été « organisée ».

Voici qu'un décret, en date du 4 décembre, « organise » l'armée malgache. Recensément obligatoire, inscription des indigènes sur le tableau de recensement, la passivité d'Yvetot, la veulerie et le lâchage au sort, durée de service de trois ans, c'est complet. Les tirailleurs malgaches serviront un an dans la colonie et deux ans dans la métropole.

Il résultera nécessairement de cet arrêté rapide de Madagascar. La production de cette colonie sera évidemment réduite en des proportions considérables. D'autre part, appeler à être transplantés en des pays de climat très différent du leur, les soldats malgaches deviendront vite tuberculeux et mourront en grand nombre.

Mais ce ne sont point là des considérations susceptibles d'arrêter la conscription des noirs. La bourgeoisie dirigeante compte sur les contingents de ses colonies, pour donner un appont d'effets importants à son armée métropolitaine. En outre elle espère bien avoir, par ces contingents, une garde sérieuse contre la menace populaire.

Cela coûtera cher, très cher d'entretenir une telle armée, mais qu'est-ce que cela fait ? Le budget n'est pas un peu là !

## Deux tactiques !

« C'est par l'éducation de la masse — et non pas seulement par l'audace d'une avant-garde — que s'affirmera la volonté d'émancipation des travailleurs ; pas de puissance réalistiche durable dans une société moderne sans l'adhésion d'une majorité. » (La Bataille, déclaration du 7 janvier 1920.)

Chaque fois que nous discutons avec les leaders de la CGT, comme arguments supérieurs l'on nous dit : « Que veux-tu faire avec cette masse non éduquée ? Éduquons-la, et alors nous ferons la révolution. »

Que nous n'osent pas que lorsqu'ils l'auront éduquée, la Révolution sera faite ! C'est avec de semblables arguments que l'on justifie toutes les lâchetés ; je ne veux pas dire tous les actes et pourtant, il y a des lâchetés qui ressemblent à des achats.

Disputons et je te dirai avec grands malentendus de la CGT, qui ne croient pourvoir à ce que lorsque l'Éducation de la masse sera faite, la Révolution sera faite ! C'est avec de semblables arguments que l'on justifie toutes les lâchetés ; je ne veux pas dire tous les actes et pourtant, il y a des lâchetés qui ressemblent à des achats.

Dois-je rire de leur naïveté ? Ces gens qui attendent que l'Éducation de la masse sera faite, c'est-à-dire, en l'an 1920, de mille ? à 3 ? à 5 ? à 10 ? à 20 ? à 30 ? à 50 ? à 100 ? à 200 ? à 300 ? à 500 ? à 1000 ? à 2000 ? à 3000 ? à 5000 ? à 10000 ? à 20000 ? à 30000 ? à 50000 ? à 100000 ? à 200000 ? à 300000 ? à 500000 ? à 1000000 ? à 2000000 ? à 3000000 ? à 5000000 ? à 10000000 ? à 20000000 ? à 30000000 ? à 50000000 ? à 100000000 ? à 200000000 ? à 300000000 ? à 500000000 ? à 1000000000 ? à 2000000000 ? à 3000000000 ? à 5000000000 ? à 10000000000 ? à 20000000000 ? à 30000000000 ? à 50000000000 ? à 100000000000 ? à 200000000000 ? à 300000000000 ? à 500000000000 ? à 1000000000000 ? à 2000000000000 ? à 3000000000000 ? à 5000000000000 ? à 10000000000000 ? à 20000000000000 ? à 30000000000000 ? à 50000000000000 ? à 100000000000000 ? à 200000000000000 ? à 3000000

# La Situation Internationale

## ITALIE

Il y a en ce moment en Italie, nous apprend *Il Risveglio comunista anarchico*, le Geneve, une forte tendance à créer des conseils de fabrique dont la mission est de préparer la capacité technique et politique des ouvriers, en les habituant à l'éventuelle prise de possession de la fabrique, au-dessus des syndicats et des partis. Aussi il faut voir comme sa dépendance maintenant les politiciens et les secrétaires ouvriers pour faire échouer l'idée des Conseils. Le dernier dimanche de décembre, à Turin, il y eut un congrès d'ouvriers, employés et chefs techniques pour nommer des commissaires de réparation et des conseils de fabrique. Le secrétaire de la Chambre locale du Travail, et une séquelle de politiciens tentent d'empêcher la tenue du Congrès ; Serrati (directeur de *l'Avant*), quotidien socialiste d'Argona (secrétaire de la C.G.T.), et Gennari envoyèrent aux congressistes un télégramme dans le but de les faire seurrer à toute décision. Il fallait attendre que la Confédération et le Parti examinassent d'abord la chose...

Mais les ouvriers, passant outre, votèrent d'abord la Constitution des Conseils, et à une forte majorité, décidèrent que ces Conseils devaient être aussi élus par les ouvriers non syndiqués.

C'est juste.

Le 22 décembre, s'est tenu à Parme, le Congrès de la Jeunesse révolutionnaire italienne. Nombreux étaient les groupes représentés socialistes, anarchistes, syndicalistes, communistes, et jeunesse des autres pays se contentant d'envoyer des délégués et c'est dommage. Ils auraient beaucoup à apprendre en contact de jeunesse italiennes. L'accord s'est fait dans le sens de l'action antialéatoire et antiparlementaire. Le titre adopté est celui de « Union des Jeunesse Révolutionnaires Italiennes ». Gioventù Rossa (Jeunesse Rouge) sera son organe. Un comité coordonné siégera à Rome. Un Conseil général sera chargé de la propagation dans les différentes localités ; il sera composé des représentants des groupements provisoires et régionaux.

Le 8 janvier dernier, c'était le neuvième anniversaire de la mort du grand poète anarchiste, Pietro Gorri. A cette occasion, a eu lieu, le 11 janvier, à Piombino, l'inauguration d'une plaque de marbre à son effigie, inaugurée à laquelle prirent part un grand nombre d'associations politiques, de groupes anarchistes et d'organisations économiques. Prisent la parole de nombreux orateurs, entre autres : Luigi Galleani, Mazzoni, Vincigero, d'Andrea Virgilia, Bartalini Ezio, Sacconi Riccardo.

— Un nouvel hebdomadaire, celui de l'Union Anarchiste de l'Emilia et de la Romagna : « Sangiamo ! ». Adresse : Caste postal 60, Fiumini.

Le prix de l'abonnement n'est pas encore fixé.

— L'hebdomadaire anarchiste *Izquierdo* s'est transformé depuis le 1er janvier, en une élégante revue bi-mensuelle. Abonnements : 26 numéros, 10 francs ; 13 numéros, 5 francs ; 8 numéros, 3 francs. Étranger, le double. (Via P. S. Marco, 95, Pistoia).

— *Volonta*, du 1er janvier, arrivé le 10 d'ailleurs, le seul journal italien parvenu cette semaine, publie une longue lettre de Paris, signée « Sigrido » et intitulée : « Les fruits de la guerre en France », dont nous extrayons le passage suivant :

« Jamais la classe ouvrière n'a été plus faible qu'à présent, en France. Elle ne sait pas elle-même comment faire, ni où se diriger ; elle n'a plus confiance en ses chefs et se sent encore par force d'interie, mais sans aucun enthousiasme. L'acte de Cottin l'avait secouée pour un moment, et on comprit qu'un groupe d'anarchistes audacieux pouvait en relever le moral, s'il se faisait le centre d'une vraie activité de révolte, et non d'académie. On n'a que trop l'impression, malgré l'activité de propagande de quelque moyen isolé ici et là, que les anarchistes n'existent pas. Quelques élémens, les meilleurs, favorisent cette impression, et augmentent la confusion des idées, éveillant le plus qu'il peut de parler d'anarchie, s'occupant plutôt de syndicalisme ou de socialisme. Pourtant ce serait le bon moment, en France, pour renier ses camarades, le mouvement révolutionnaire qui, depuis l'acte d'État que nous subissons actuellement.

— Nous n'avons rien d'un État avec ses frontières, ses lois, ses juges, ses ministres. Non ! ce n'est pas pour cela que nous luttons. Nous voulons une transformation radicale de la société qui renverse jusqu'aux fondations de l'édifice pourri de l'étatisme, quelle que soit la forme qu'on nous représente. Nous marchons vers l'Anarchie libertaire des individus et nous voulons y aller d'un pied sûr. »

La première conférence de Sébastien Faure a été reproduite par *Solidaridad Obrera* de Barcelone, et *Espana Nueva* de Madrid. Elle a causé une très bonne impression et c'est avec intérêt que nous suivons son œuvre.

Aujourd'hui, c'est le 30e jour du lock-out imposé au prolétariat de Barcelone. Mais le résultat pour les patrons sera tout autre que celui qu'ils en espéraient. Cette matinée, des réunions, des meetings s'organisent, des tournées se préparent. Tout cela pour faire comprendre à tous, individuels éparpillés ou groupés, la nécessité de s'affirmer et de faire naître, par un effort de tous les instants et méthodique

— Impossible de tenir ! Impossible... Son Excellence grandit cette phrase dans les échelles de ses officiers immobiles. Impossible... ? Depuis quand le commandant en chef permettait-il à un général de lui donner des leçons sur ce qui était possible ?

— Touche d'indignation, il prit la plume au poing et en réponse écrivit sur le rapport la seule phrase : « La position sera tenue ! » En dessous : son nom avec les grands caractères raides que les écoliers admiraient sur les cartes postales du vainqueur de...

Il mit lui-même l'enveloppe dans la main du moïseïste pour transmission à la station de télégraphie sans fil, les fils téléphoniques de la brigade se trouvant depuis longtemps éteints sous terre. Ensuite, il traversa en coup de vent toutes les pièces, resta une demi-heure dans la salle des cartes d'état-major, eut avec son chef d'état-major un bref entretien et ordonna qu'on envoie au château les rapports du soir. Quand, enfin, il lança tonitruant : « Bonsoir, messieurs », dans la grande salle à corps, chacun soupira, se leva. La garde présente les armes, le chauffeur jeta le moteur en marche, puis la lourde machine grondant comme une bête féroce se roulle sur la chaussée. Au bruitement de la sirène, elle l'insinua longueusement à travers les rues étroites, longe en rase campagne d'où l'on apercevait le château avec le rang des portes de ses fenêtres lumineuses tel un château fe-

fin, un courant irrésistible d'action spécifiquement anarchiste. Ce bel effort porte déjà ses fruits. Et ainsi jusqu'à ce que le mouvement anarchiste soit une réalité vivante et agissante, une force de premier ordre capable d'influer sur les événements que devrait porter en ses flancs.

La simple impartialité, à défaut de sympathie, faisait une obligation au correspondant de *Volonta* de signaler cet effort collectif et désintéressé, où les vieux rivalisaient de zèle et d'enthousiasme avec les jeunes pour la réalisation de notre sublime idéal.

S. CASTEUS.

## ESPAGNE

Il nous faut suivre avec intérêt les événements qui se déroulent en Espagne. La péninsule ibérique soumis à différents courants, ceux d'en bas qui vont vers le mieux-être, vers plus de liberté et qui pour arriver à cela doivent renverser le régime, ceux d'en haut qui, espérant sauver le régime de la chute, vont vers plus de cooptation, vers plus de dictature, se trouvent plongés de ce côté dans un état de crises insécurité qui donne fort à réfléchir et à craindre aux hommes « d'ordre », mais qui nous donnent à nous, révolutionnaires, plein d'espérance pour l'avenir.

Et à l'acte commis à Saragosse par Chueca, entraînant à l'assaut des casernes soldats et civils, acte que nous ne connaissons encore qu'imparfaitement, et les actes de révolte, et les attentats contre les patrons qui sont connus constamment, journallement pourraient-on dire, dénotent un état d'esprit exacerbé, un état d'énergie peu commune parmi les militants révolutionnaires de ce pays, qui les poussent au sacrifice, qui les pousse à payer d'exemple. Aussi la répression des sibériens et des bourreaux d'Alphonse XIII ne pourra rien contre de telles énergies, contre de tels hommes. Nous publions ci-dessous une nouvelle lettre de Barcelone qui, quoique bien incomplète, la censure sévère toutours en Espagne, pourra néanmoins donner quelques indications sur la situation.

De même que sa consoeur latine l'Italie, l'Espagne, après la Russie, se trouve dans le monde au premier plan de l'action révolutionnaire. La France reste à l'arrière. Bien loin. Tous nos voeux et nos encouragements aux vaillants qui luttent pour nous tous.

Barcelone, le 8 janvier 1920.

— L'Espagne qui on appelle d'information vous parle quelques-unes des choses d'Espagne, mais ne vous parle que des dirigeants d'Espagne, des changements de ministères, des déplacements ou des indispositions du roi. Mais cette même presse d'information a soin de ne guère parler du peuple, de ses insurrections, de ses soulèvements, de ses aspirations, de ses révoltes. C'est pourtant pour nous tous que les camarades français doivent avoir de réelles informations, l'écrivain aux amis de l'*Libertaire*, parce que les journaux anarchistes sont les seuls qui peuvent dire la vérité. Et c'est aussi pour faire connaître aux révolutionnaires français que les révolutionnaires espagnols, car les révolutionnaires de tous les pays non seulement, ne doivent pas s'ignorer, mais, de plus, doivent s'estimer, s'aimer.

Nous aimons de l'*Rebelle* de Cadix, venu de l'Espagne, le 1er janvier, arrivé le 10 d'ailleurs, le seul journal italien parvenu cette semaine, publie une longue lettre de Paris, signée « Sigrido » et intitulée : « Les fruits de la guerre en France », dont nous extrayons le passage suivant :

— Nous ne comprenons pas, dit-elle, une société harmonique, juste, libre, sans qu'elle n'ait à sa base le communisme libertaire. Les doctrines exposées par les partis socialistes nous répugnent. L'Etat patron, absurde, tyannique, qui opprime la volonté des groupements libres, c'est pour nous l'égale de l'Etat que nous subissons actuellement.

Cependant, le nombre des camarades qui tombent victimes de l'odieux régime « républicain » argentin augmente également. Les étrangers sont expulsés et les Argentins déportés à la Terre de Feu. Parmi les meilleurs des camarades qui soutiennent là-haut, il convient de citer Simon Radulovic qui, depuis vingt années, attend comme ses camarades le mouvement révolutionnaire qui paraît d'autre part journal anarchiste ou syndicaliste.

— Cependant, le nombre des camarades qui tombent victimes de l'odieux régime « républicain » argentin augmente également. Les étrangers sont expulsés et les Argentins déportés à la Terre de Feu. Parmi les meilleurs des camarades qui soutiennent là-haut, il convient de citer Simon Radulovic qui, depuis vingt années, attend comme ses camarades le mouvement révolutionnaire qui paraît d'autre part journal anarchiste ou syndicaliste.

— Cependant, le nombre des camarades qui tombent victimes de l'odieux régime « républicain » argentin augmente également. Les étrangers sont expulsés et les Argentins déportés à la Terre de Feu. Parmi les meilleurs des camarades qui soutiennent là-haut, il convient de citer Simon Radulovic qui, depuis vingt années, attend comme ses camarades le mouvement révolutionnaire qui paraît d'autre part journal anarchiste ou syndicaliste.

— Cependant, le nombre des camarades qui tombent victimes de l'odieux régime « républicain » argentin augmente également. Les étrangers sont expulsés et les Argentins déportés à la Terre de Feu. Parmi les meilleurs des camarades qui soutiennent là-haut, il convient de citer Simon Radulovic qui, depuis vingt années, attend comme ses camarades le mouvement révolutionnaire qui paraît d'autre part journal anarchiste ou syndicaliste.

— Cependant, le nombre des camarades qui tombent victimes de l'odieux régime « républicain » argentin augmente également. Les étrangers sont expulsés et les Argentins déportés à la Terre de Feu. Parmi les meilleurs des camarades qui soutiennent là-haut, il convient de citer Simon Radulovic qui, depuis vingt années, attend comme ses camarades le mouvement révolutionnaire qui paraît d'autre part journal anarchiste ou syndicaliste.

— Cependant, le nombre des camarades qui tombent victimes de l'odieux régime « républicain » argentin augmente également. Les étrangers sont expulsés et les Argentins déportés à la Terre de Feu. Parmi les meilleurs des camarades qui soutiennent là-haut, il convient de citer Simon Radulovic qui, depuis vingt années, attend comme ses camarades le mouvement révolutionnaire qui paraît d'autre part journal anarchiste ou syndicaliste.

— Cependant, le nombre des camarades qui tombent victimes de l'odieux régime « républicain » argentin augmente également. Les étrangers sont expulsés et les Argentins déportés à la Terre de Feu. Parmi les meilleurs des camarades qui soutiennent là-haut, il convient de citer Simon Radulovic qui, depuis vingt années, attend comme ses camarades le mouvement révolutionnaire qui paraît d'autre part journal anarchiste ou syndicaliste.

— Cependant, le nombre des camarades qui tombent victimes de l'odieux régime « républicain » argentin augmente également. Les étrangers sont expulsés et les Argentins déportés à la Terre de Feu. Parmi les meilleurs des camarades qui soutiennent là-haut, il convient de citer Simon Radulovic qui, depuis vingt années, attend comme ses camarades le mouvement révolutionnaire qui paraît d'autre part journal anarchiste ou syndicaliste.

— Cependant, le nombre des camarades qui tombent victimes de l'odieux régime « républicain » argentin augmente également. Les étrangers sont expulsés et les Argentins déportés à la Terre de Feu. Parmi les meilleurs des camarades qui soutiennent là-haut, il convient de citer Simon Radulovic qui, depuis vingt années, attend comme ses camarades le mouvement révolutionnaire qui paraît d'autre part journal anarchiste ou syndicaliste.

— Cependant, le nombre des camarades qui tombent victimes de l'odieux régime « républicain » argentin augmente également. Les étrangers sont expulsés et les Argentins déportés à la Terre de Feu. Parmi les meilleurs des camarades qui soutiennent là-haut, il convient de citer Simon Radulovic qui, depuis vingt années, attend comme ses camarades le mouvement révolutionnaire qui paraît d'autre part journal anarchiste ou syndicaliste.

— Cependant, le nombre des camarades qui tombent victimes de l'odieux régime « républicain » argentin augmente également. Les étrangers sont expulsés et les Argentins déportés à la Terre de Feu. Parmi les meilleurs des camarades qui soutiennent là-haut, il convient de citer Simon Radulovic qui, depuis vingt années, attend comme ses camarades le mouvement révolutionnaire qui paraît d'autre part journal anarchiste ou syndicaliste.

— Cependant, le nombre des camarades qui tombent victimes de l'odieux régime « républicain » argentin augmente également. Les étrangers sont expulsés et les Argentins déportés à la Terre de Feu. Parmi les meilleurs des camarades qui soutiennent là-haut, il convient de citer Simon Radulovic qui, depuis vingt années, attend comme ses camarades le mouvement révolutionnaire qui paraît d'autre part journal anarchiste ou syndicaliste.

— Cependant, le nombre des camarades qui tombent victimes de l'odieux régime « républicain » argentin augmente également. Les étrangers sont expulsés et les Argentins déportés à la Terre de Feu. Parmi les meilleurs des camarades qui soutiennent là-haut, il convient de citer Simon Radulovic qui, depuis vingt années, attend comme ses camarades le mouvement révolutionnaire qui paraît d'autre part journal anarchiste ou syndicaliste.

— Cependant, le nombre des camarades qui tombent victimes de l'odieux régime « républicain » argentin augmente également. Les étrangers sont expulsés et les Argentins déportés à la Terre de Feu. Parmi les meilleurs des camarades qui soutiennent là-haut, il convient de citer Simon Radulovic qui, depuis vingt années, attend comme ses camarades le mouvement révolutionnaire qui paraît d'autre part journal anarchiste ou syndicaliste.

— Cependant, le nombre des camarades qui tombent victimes de l'odieux régime « républicain » argentin augmente également. Les étrangers sont expulsés et les Argentins déportés à la Terre de Feu. Parmi les meilleurs des camarades qui soutiennent là-haut, il convient de citer Simon Radulovic qui, depuis vingt années, attend comme ses camarades le mouvement révolutionnaire qui paraît d'autre part journal anarchiste ou syndicaliste.

— Cependant, le nombre des camarades qui tombent victimes de l'odieux régime « républicain » argentin augmente également. Les étrangers sont expulsés et les Argentins déportés à la Terre de Feu. Parmi les meilleurs des camarades qui soutiennent là-haut, il convient de citer Simon Radulovic qui, depuis vingt années, attend comme ses camarades le mouvement révolutionnaire qui paraît d'autre part journal anarchiste ou syndicaliste.

— Cependant, le nombre des camarades qui tombent victimes de l'odieux régime « républicain » argentin augmente également. Les étrangers sont expulsés et les Argentins déportés à la Terre de Feu. Parmi les meilleurs des camarades qui soutiennent là-haut, il convient de citer Simon Radulovic qui, depuis vingt années, attend comme ses camarades le mouvement révolutionnaire qui paraît d'autre part journal anarchiste ou syndicaliste.

— Cependant, le nombre des camarades qui tombent victimes de l'odieux régime « républicain » argentin augmente également. Les étrangers sont expulsés et les Argentins déportés à la Terre de Feu. Parmi les meilleurs des camarades qui soutiennent là-haut, il convient de citer Simon Radulovic qui, depuis vingt années, attend comme ses camarades le mouvement révolutionnaire qui paraît d'autre part journal anarchiste ou syndicaliste.

— Cependant, le nombre des camarades qui tombent victimes de l'odieux régime « républicain » argentin augmente également. Les étrangers sont expulsés et les Argentins déportés à la Terre de Feu. Parmi les meilleurs des camarades qui soutiennent là-haut, il convient de citer Simon Radulovic qui, depuis vingt années, attend comme ses camarades le mouvement révolutionnaire qui paraît d'autre part journal anarchiste ou syndicaliste.

— Cependant, le nombre des camarades qui tombent victimes de l'odieux régime « républicain » argentin augmente également. Les étrangers sont expulsés et les Argentins déportés à la Terre de Feu. Parmi les meilleurs des camarades qui soutiennent là-haut, il convient de citer Simon Radulovic qui, depuis vingt années, attend comme ses camarades le mouvement révolutionnaire qui paraît d'autre part journal anarchiste ou syndicaliste.

— Cependant, le nombre des camarades qui tombent victimes de l'odieux régime « républicain » argentin augmente également. Les étrangers sont expulsés et les Argentins déportés à la Terre de Feu. Parmi les meilleurs des camarades qui soutiennent là-haut, il convient de citer Simon Radulovic qui, depuis vingt années, attend comme ses camarades le mouvement révolutionnaire qui paraît d'autre part journal anarchiste ou syndicaliste.

— Cependant, le nombre des camarades qui tombent victimes de l'odieux régime « républicain » argentin augmente également. Les étrangers sont expulsés et les Argentins déportés à la Terre de Feu. Parmi les meilleurs des camarades qui soutiennent là-haut, il convient de citer Simon Radulovic qui, depuis vingt années, attend comme ses camarades le mouvement révolutionnaire qui paraît d'autre part journal anarchiste ou syndicaliste.

— Cependant, le nombre des camarades qui tombent victimes de l'odieux régime « républicain » argentin augmente également. Les étrangers sont expulsés et les Argentins déportés à la Terre de Feu. Parmi les meilleurs des camarades qui soutiennent là-haut, il convient de citer Simon Radulovic qui, depuis vingt années, attend comme ses camarades le mouvement révolutionnaire qui paraît d'autre part journal anarchiste ou syndicaliste.

— Cependant, le nombre des camarades qui tombent victimes de l'odieux régime « républicain » argentin augmente également. Les étrangers sont expulsés et les Argentins déportés à la Terre de Feu. Parmi les meilleurs des camarades qui soutiennent là-haut, il convient de citer Simon Radulovic qui, depuis vingt années, attend comme ses camarades le mouvement révolutionnaire qui paraît d'autre part journal anarchiste ou syndicaliste.

— Cependant, le nombre des camarades qui tombent victimes de l'odieux régime « républicain » argentin augmente également. Les étrangers sont expulsés et les Argentins déportés à la Terre de Feu. Parmi les meilleurs des camarades qui soutiennent là-haut, il convient de citer Simon Radulovic qui, depuis vingt années, attend comme ses camarades le mouvement révolutionnaire qui paraît d'autre part journal anarchiste ou syndicaliste.

— Cependant, le nombre des camarades qui tombent victimes de l'odieux régime « républicain » argentin augmente également. Les étrangers sont expulsés et les Argentins déportés à la Terre de Feu. Parmi les meilleurs des camarades qui soutiennent là-haut, il convient de citer Simon Radulovic qui, depuis vingt années, attend comme ses camarades le mouvement révolutionnaire qui paraît d'autre part journal anarchiste ou syndicaliste.

— Cependant, le nombre des camarades qui tombent victimes de l'odieux régime « républicain » argentin augmente également. Les étrangers sont expulsés et les

## La Tribune des Jeunes

### LETTRE DE TUNISIE

### Souscriptions pour le "Libertaire"

Ferryville, janvier 1920.

Camarades du *Libertaire*,  
Comme suite à ma missive de l'autre jour, voici de plus amples détails sur l'arrestation de nos camarades Leca et Natafimi, à propos des affiches de la « Fédération Anarchiste », et sur leur mise en liberté que nous avons obtenue, vous verrez comment.

Alors que tous nous étions au travail, à l'usine de Sidi Abdallah, le planon du directeur des ateliers avertit nos deux amis de se rendre immédiatement au bureau pour y prendre connaissance d'une pièce les concernant. Dès qu'ils y entrerent, ils aperçurent deux gendarmes de l'arsenal maritime qui leur firent connaître l'accusation qui pesait sur eux, puis qui les conduisirent à la porte de sorte des ateliers pour les remettre entre les mains du commissaire de police, accompagné d'agents de la Sureté. Une perquisition fut faite dans la rue : indistinctement manuels et intellectuels se débrouillent devant le drapé. La vie cheveux appartenant au peuple des restrictions et souffrances. La réaction devient de jour en jour plus menaçante. Quelle est l'attitude du peuple face à cette vie cheveux et à cette réaction ?

Les camarades, pour se remettre à l'œuvre, ont commencé à faire des réunions.

Tout ce qui fut fait sans aucun de nous s'en aperçut. Mais dès que nous étions, le matin, dans les ateliers, une manifestation fut donnée dans les ateliers du travail. Pour faire réagir nos camarades. Ce qui fut dit fut fait, et un nombreux cortège se forma, parcourut toute la ville, s'arrêtant devant l'hôtel de ville et chantant différentes chansons révolutionnaires, se rendit au troupeau d'« Etudes Sociales » où, après avoir entendu différents camarades sur l'action à entreprendre, fut voté un ordre du jour de sympathie et de solidarité qui fut affiché sur les murs de la ville.

Les camarades, ayant puissamment à faire dans l'organisation, furent alors invités pour le conseil.

Tout ce qui fut fait sans aucun de nous s'en aperçut.

Le matin, nous étions dans les ateliers du travail, lorsque nous vîmes arriver nos camarades, pour nous dire que nous étions dans les ateliers.

Le matin, nous étions dans les ateliers.